Res Tn
7629/15

SERMON

SUR

L'INSTRUCTION DE L'ENFANCE.

SERMON

SUR

L'INSTRUCTION DE L'ENFANCE,

PAR M. SCHLICK,

PASTEUR, PRÉSIDENT DU CONSISTOIRE DE L'EGLISE RÉFORMÉE DE MONCARET, DEPARTEMENT DE LA DORDOGNE.

A BORDEAUX,

DE L'IMPRIMERIE DE SIMARD, PLACE ROYALE, N. 16.

1818.

SERMON

SUR L'INSTRUCTION DE L'ENFANCE.

TEXTE.

Evangile St.-Math., chap. 21, w. 15, 16. *Mais les principaux sacrificateurs et les scribes voyant les merveilles que* Jésus *venait de faire, et que les enfans criaient dans le temple : Hosanna au fils de David ! ils en furent indignés, et ils lui dirent : Entends-tu ce que disent ces enfans ? Oui, leur répondit* Jésus : *n'avez-vous jamais lu ces paroles : Tu as tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans et de ceux qui sont encore à la mamelle.*

Ce sont les enfans qui publient la gloire du Fils de Dieu dans le temple de Jérusalem, et les Pontifes du Dieu vivant s'en indignent. Changeurs et vendeurs, les pères de ces jeunes adorateurs de Jésus-Christ avaient profané le temple, en y portant l'ignominie de leurs passions : ils avaient fait de la maison de prière une *caverne de voleurs*. Comment auraient-ils pu trouver dans leurs âmes avilies par la cupidité, des sentimens d'amour et de zèle pour le Roi d'un monde spirituel ? Les mondains disent : *Qui nous fera voir*

des biens? L'homme animal ne conçoit point ce qui est de l'esprit du Seigneur. Laissez venir à moi les petits enfans et ne les empêchez point, car le royaume des Cieux est pour ceux qui leur ressemblent.

Heureux âge de l'enfance, tu devins l'objet des grâces particulières du Sauveur, et dès-lors il te déclare innocent et pur, digne de toutes les faveurs du Ciel, et sûr de posséder une place dans son royaume. C'est de la bouche des enfans que sortent les cris de joie et les accens de piété qui accusent le silence des esclaves de Mammon, et qui condamnent l'indignation des Pontifes; c'est à l'âge dont il rétablit l'innocence que le Sauveur du monde a daigné confier les prémices des hommages que toutes les générations rendent à sa divinité.

Et certes, Mes FF., nous verrions encore de nos jours la gloire du Seigneur éclater dans la piété des jeunes chrétiens, si la chûte du genre humain n'avait pas détaché l'esprit et le cœur de l'homme, dès sa naissance, de ce lien primitif qui l'unissait au principe éternel de la vérité et de la sagesse. Hélas! depuis cette fatale dégradation de l'espèce humaine, l'erreur se glisse dans nos esprits avec l'air que nous respirons, et le cœur suce avec le lait le germe de tous les vices. Ce champ fertile, où la puissance du Créateur aurait fait croître les plantes les plus salutaires, s'il était resté sous l'unique influence de son souffle vivifiant, desséché par le vent aride du péché, ne produit plus de lui-même que des ronces et des épines. Avec l'innocence, s'est perdue la grandeur céleste de l'homme; et l'enfance même, séparée du Dieu dont elle offrait l'auguste image, si l'insouciance l'abandonnait à elle-même au milieu des dangers du monde, tomberait d'abîme en abîme jusques dans la dépravation.

Comment parvenir maintenant à rendre l'homme à lui-même ? Comment ranimer dans ces âmes abâtardies l'esprit du Dieu saint ? Ah ! si le prodige de la rédemption a servi, dans les plans de la miséricorde divine, à rétablir *l'union glorieuse* qui lie le Ciel à la Terre, et rapproche le genre humain du principe éternel de sa félicité, si cette union est plus aisée à rétablir dans le premier âge de la vie ; nous, Mes FF., à qui Dieu a donné le soin d'aplanir à tous les fidèles la route du Ciel, craindrons-nous de faire entendre au milieu de vous le langage du zèle paternel ? Responsables devant Dieu de votre sanctification, ne le sommes-nous pas de l'éducation de nos enfans ? et puisqu'il est si rare que la grâce divine sauve ceux qui dans l'âge mûr sont devenus infidèles au Seigneur, ministres de Jésus, ne devons-nous pas mettre dans de salutaires relations avec lui, le premier âge de la vie, et lui former du moins une nouvelle génération qui répare le scandale de nos impiétés et de nos crimes ?

Mes FF., cette Terre est le temple où nous devrions *tous* servir à Dieu de *pontifes*. Mais, loin d'y glorifier le Très-Haut, par leur zèle pour ses intérêts, la plupart des hommes profanent ce sanctuaire par les excès de leur cupidité et de leur orgueil. Cependant l'heureux âge de l'enfance, étranger aux mouvemens de l'âge mûr et par là même aux ressorts coupables qui le font agir, ne trahit que faiblement la chûte du genre humain. Il faut peu d'efforts pour exciter dans son cœur l'amour de Jésus et le goût de la vérité et de la sagesse.

N'avez-vous jamais lu ces paroles : Tu as tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans et de ceux qui sont encore à la mamelle.

Ah ! faisons sortir la louange de Dieu de ces mêmes bouches ! Que l'enfance dévouée de bonne heure à une instruction vraiment chrétienne, n'apprenne la langue de ses pères qu'en bégayant les louanges du Créateur.

Nous voyons dans notre texte tout le plan de ce discours : 1.° l'impiété et la superstition s'opposent à la gloire de Jésus-Christ, manifestée par l'enfance ; 2.° l'enfance consacrée à la gloire de Jésus-Christ arrête les progrès de l'impiété et de la superstition.

Suivez, Mes FF., le développement de ces deux idées ; et puisse le Seigneur bénir nos faibles efforts ! Amen.

Nous voyons dans notre texte les sacrificateurs et les scribes, que la sainteté de leur ministère obligeait plus que personne à faire respecter la religion, autoriser les profanations des changeurs et des vendeurs. Si, d'un côté, l'ambition les soumet au joug de la superstition dont ils chargent la multitude, de l'autre l'intérêt propre leur fait partager les avantages de l'impiété. Toujours ennemis secrets du Dieu qu'ils feignent de servir, et lorsqu'ils chargent son culte sacré de minutieuses observances, et lorsqu'ils justifient la profanation publique du sanctuaire.

Vous savez, Mes FF., que les prêtres juifs, ainsi que la nation, s'étaient soumis à l'influence de deux sectes puissantes. Celle des Pharisiens fascinait les esprits du vulgaire par une affectation hypocrite de dévotion. Les Saducéens, au contraire, s'insinuaient dans la faveur des conditions opulentes et relevées, par la hardiesse de leurs doctrines. Trop vains pour consentir à partager la foi modeste de la multitude, et trop superficiels pour arriver, par la voie d'un solide examen, aux mêmes convictions, les Saducéens se croyaient plus profonds que le vulgaire, parce qu'ils l'étaient trop peu

pour se convaincre de la divinité de la religion mosaïque ; ou se vantaient d'être exempts d'hypocrisie, parce qu'ils la poussaient assez loin pour voiler, sous les apparences de la bonne foi, l'audace de l'incrédulité et l'orgueil du déïsme. Le temple même était souillé d'abus. La loi sainte n'était plus interprétée par des docteurs animés de l'esprit de Dieu. Des vues ambitieuses et des projets politiques venaient se glisser jusques dans le sanctuaire ; et tandis que les amis de la vérité et de la vertu suivaient avec admiration le Sauveur, et que les enfans naïfs et innocens criaient : *Hosanna au fils de David*, pour célébrer la divinité de sa mission, les docteurs de la loi obscurcissaient les oracles des prophètes, fermaient les yeux pour ne point voir la lumière, tendaient des piéges à Jésus-Christ, s'opposaient au succès de son ministère, et tâchaient d'empêcher ses jeunes adorateurs de célébrer ses louanges.

Les Pharisiens subordonnaient l'éducation des enfans à leurs vues ambitieuses. Sous prétexte de les conduire à Dieu, ils les enchaînaient au joug des préjugés les plus avilissans ; ou bien ils les entraînaient dans les voies ténébreuses de l'hypocrisie. Attentifs à leurs dispositions naturelles, ils chosissaient avec précaution pour servir d'instrumens à leurs fins, et fournir adroitement leur carrière artificieuse, ceux qui, doués de plus d'esprit que le vulgaire, *devinaient* l'affectation de cette piété feinte dont leurs maîtres usaient pour acquérir de l'influence sur la multitude.

Les Saducéens au contraire, flattaient l'amour-propre de leurs élèves, en les animant à secouer, ce qu'ils nommaient le joug des préjugés, c'est-à-dire, à braver sans crainte et les scrupules d'une conscience délicate, et les jugemens des âmes pieuses, pour attaquer avec

audace les vérités les plus saintes. Moins ils exigeaient de piété de leurs élèves, plus ils parvenaient à les captiver. Leur empire sur les esprits se fondait sur les inclinations les plus naturelles aux personnes amollies par l'opulence, la paresse de l'esprit et la sensualité du cœur.

C'est ainsi que la religion, défigurée par les Pharisiens, devenait pour leurs élèves ou superstition ou hypocrisie; altérée par les Saducéens dans ses principes fondamentaux, elle éloignait de Dieu l'enfance qu'elle devait lui dévouer.

Jésus paraît, et sa religion pure et sans tache devient le flambeau des esprits pour sanctifier les cœurs. Descendu sur la terre afin de réconcilier les hommes avec son Père céleste, il aplanit à tous le chemin qui conduit à la vie éternelle; arrache aux docteurs hypocrites le droit mensonger qu'ils s'arrogeaient d'exercer le ministère de médiateurs entre Dieu et les hommes; il condamne la double doctrine des Pharisiens, en rapprochant de sa personne sacrée le peuple et l'enfance; il ne parle à tous les états qu'un seul et même langage; *la jeunesse* entendait sortir de sa bouche divine les mêmes principes que l'âge mûr, et le plus pauvre pouvait assister à ses prédications. Confondus dans sa doctrine, comme rachetés, et enfans adoptifs du Père céleste, les grands et le peuple, les sacrificateurs et les enfans devaient puiser dans cette source unique et pure la vie éternelle. Le caractère distinctif de la religion de Jésus, c'est l'universalité de ses principes, et c'est à juste titre qu'il la compare lui-même à ces feux qu'on allume de nuit sur la montagne, afin qu'ils éclairent tout le pays d'alentour.

Il paraît même que le Fils de Dieu a surtout eu le

dessein d'éclairer les classes les plus pauvres de la société : à peine espère-t-il que les heureux du siècle veuillent suivre sa doctrine. Il déclare *bienheureux les pauvres en esprit*, c'est-à-dire, ces hommes sincères et modestes qui ne partagent ni l'orgueil de la fausse science, ni les prétentions immorales des mondains, et qui ne sont intéressés ni à combattre la vérité qu'ils ne redoutent pas, ni à persécuter les gens de bien qui la professent.

Mais si le Sauveur vient porter jusques dans la chaumière du pauvre, la connaissance de la vérité, il ne veut point satisfaire une curiosité vaine ou dangereuse. Il fait interdire aux chrétiens, par les apôtres, les recherches téméraires, les questions oiseuses qui enfantent la discorde et nourrissent l'orgueil, plutôt qu'elles ne favorisent la piété. Si le Christianisme est le flambeau qui doit guider les hommes de toutes les conditions, c'est dans les routes du salut qu'il porte sa lumière, sans éclairer inutilement les abîmes d'une science stérile.

O sagesse profonde de mon Sauveur ! tu te communiques aux hommes pour leur sanctification ! et c'est là aussi *la seule chose nécessaire* pour tous les enfans d'Adam. Heureux s'ils sont assez éclairés pour travailler avec succès à l'œuvre de leur salut, ils ne doivent vouer leurs méditations à des recherches étrangères à la foi sanctifiante, qu'après avoir affermi dans leur âme le règne de Dieu. Pour devenir un chrétien instruit, il suffit de se savoir nourrir soi-même, par la lecture de la parole divine, de la manne céleste qui donne la vie éternelle.

Telle fut la lumière pure et divine qui éclaira les premiers siècles de l'Eglise chrétienne. Hélas ! pourquoi

nos ancêtres furent-ils réduits à en renouveler l'éclat et la pureté, par des efforts dignes du zèle des premiers chrétiens! Sauvée par leur héroïsme des chaînes de la superstition, la jeunesse fut rendue à Jésus-Christ, et put apprendre dans les livres saints, à chérir, à célébrer et à préférer à la vie même, celui que l'enfance avait glorifié dans le temple, et qui *avait déclaré siens* ceux qui imiteraient la candeur de cet âge.

Mais avec la prospérité, l'irréligion et les vices se glissèrent jusques dans l'Eglise purifiée de Jésus-Christ. Les livres saints où l'on avait recouvré le droit de chercher l'édification, d'abord redoutés par ceux qui craignaient d'y lire leur condamnation, passèrent bientôt pour déplacés dans la bibliothèque *des gens de goût*. Des âmes terrestres ne surent plus apprécier le recueil des célestes vérités où nos pères avaient puisé des vertus admirées par leurs persécuteurs. De ce mépris des saints livres, naquit cette imprudente curiosité qui éloigne de la science du salut. Insensés! comme nos premiers pères, nous désirâmes de nous élever au-dessus de la vérité même, et nous acceptâmes avec une stupide reconnaissance les fruits empoisonnés de l'incrédulité et de la licence que nous présenta le tentateur, sous les traits d'un bienfaiteur de l'humanité. Des guides spirituels montrèrent une condescendance coupable pour des doctrines impies, condamnées dès les premiers siècles de l'Eglise, et attentatoires à la divinité du Sauveur. Du moment où la vanité, la mondanité et l'orgueil étouffèrent dans les âmes les germes de l'esprit divin que le Christianisme y avait ranimés, on osa porter une main sacrilége sur le fondateur même de cette religion céleste, et plus audacieux que ses bourreaux, on prétendit dérober à ce Dieu-Homme

la splendeur éternelle de sa nature divine. Trop charnel pour s'élever par la foi jusqu'à la hauteur du mystère de l'incarnation, on osa faire descendre du trône du monde jusques dans la bassesse de la région terrestre où l'on rampait soi-même, ce Jésus, qui avant que d'avoir pris la ressemblance de l'homme, n'avait pas cru s'arroger trop de gloire *d'être égal à Dieu*, celui devant lequel *les anges se prosternent avec humilité ;* celui à qui est donné *tout jugement, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.* Le feu divin de la parole qui avait consumé les temples des idôles et le voile même du sanctuaire de Jérusalem, s'éteignit sur les lèvres de quelques docteurs incrédules. Leur langage mondain ne fut qu'un vain son, qui, charmant l'oreille d'hommes sensuels, n'opéra plus dans les âmes les prodiges de la grâce, *un airain qui résonne, une cymbale qui retentit.* Ainsi le démon étouffa sous l'ivraie, la semence céleste de la foi chrétienne, et parvint à relever, aux dépens de la divinité de Jésus, la renommée des sages d'Athènes et de Rome. On osa même attribuer aux philosophes payens la doctrine céleste de l'Evangile, et des chrétiens semblèrent ne plus connaître d'autre ambition que de parvenir à triompher de la gloire de leur maître, dussent-ils sacrifier, pour y réussir, avec leur conscience, le salut de tous leurs contemporains.

De là, cette éducation purement mondaine, dont les deux dernières générations furent victimes. Education brillante, où l'enfant conduit par un élan magique à toutes les prétentions de l'âge mûr, répétait, sans les comprendre, les subtilités des sciences, et n'apprenait qu'à paraître instruit de tout ce qu'il lui eût convenu d'ignorer, pour pouvoir ignorer sans rougir, ce qu'il

aurait dû savoir ; éducation où, dégagé de toute subordination envers ses supérieurs, l'enfant se préparait un avenir malheureux, et se rendait incapable de supporter le joug des obligations sociales et l'assujétissement inévitable dans toutes les vocations ; éducation enfin, où les arts agréables et les connaissances superficielles remplaçaient l'habitude des sentimens religieux, la dignité du caractère et la solidité du jugement ; qualités essentielles qui seules assurent le bonheur et le salut de l'enfant, comme elles garantissent la prospérité de l'état dont il est l'espérance.

N'en est-on pas venu dans le monde, jusqu'à ce degré d'irréligion qu'on n'ose pas même proposer aux heureux du siècle, pour leurs enfans, une éducation dont la lecture de la bible ferait la base ! Ils la renvoient avec dédain aux enfans nés dans l'obscurité et dans la misère, tandis que leurs héritiers sont confiés à des artistes habiles qui les façonnent avec adresse pour le grand monde. O délire ! on aime ses enfans, et on les perd : on veut leur bonheur, et on les prive du plus riche trésor, de la connaissance de Jésus, de l'amour qu'il inspire, lorsqu'on s'accoutume dès le premier âge de la vie, à se nourrir comme Marie, de la substance de sa doctrine, et qu'on ne passe aucun jour sans avoir profité de ses paroles vivifiantes.

C'est ainsi que l'impiété et la superstition ont empêché tour-à-tour les enfans de contribuer, comme ils l'auraient fait, à la gloire du Dieu Sauveur. Opposons à ces tristes excès le devoir de communiquer à la nouvelle génération une piété véritable. C'est ce qui me reste à développer dans mon second point.

Que je me trouve heureux, Mes FF., d'avoir pour auditeurs des fidèles zélés pour l'instruction de l'enfance,

et avides de saisir les ressources nouvelles que la Providence oppose aux progrès de l'impiété, comme à ceux de la superstition ! Plus éloquens que les discours des prédicateurs, vos exemples prêchent le devoir sacré de l'éducation chrétienne. Toute la province retentit des louanges que vous méritez par les généreux sacrifices que la plûpart d'entre vous consacrent à la nouvelle génération. Vous avez compris que la lecture des livres saints, est la barrière que l'esprit de Dieu veut opposer aux préjugés et aux vices, et qu'on n'est digne des douceurs attachées à la paternité, que lorsqu'on a mis ses enfans en état de se nourrir *des germes* de la vie éternelle.

Ce n'est donc pas à vous, Mes T. C. FF., que s'adresseront les reproches et les exhortations de mon zèle. Je les puiserai plutôt dans votre propre cœur; et si je vous parais attaquer quelquefois avec trop de feu, les ennemis de l'instruction, n'attribuez qu'à la haute opinion que j'ai de votre piété, la liberté que je prends de me rendre l'interprète de vos propres sentimens, contre les âmes indifférentes qui résistent à vos exemples et à la vérité.

Qui pourrait, en effet, voir sans indignation, aiguiser les armes empoisonnées de la calomnie, de la malice, de la mauvaise foi, du ridicule et de l'exagération, pour attaquer avec acharnement la méthode d'instruction mutuelle que les amis de l'humanité s'empressent à propager, comme étant la plus propre à accélérer le progrès des lumières et le plus sûr préservatif contre les dangers de l'instruction elle-même. Méthode où chaque élève, sans cesse occupé, apprend sans ennui, parce qu'il joint l'exercice corporel aux travaux de l'esprit, et saisit d'autant mieux ce qu'il apprend, qu'il

l'enseigne bientôt lui-même, où l'émulation est excitée sans produire la jalousie, parce que la variété des objets d'étude fournit de promptes occasions de réparer une faute et d'effacer la honte d'une chûte. Méthode où la noble ambition de parvenir à l'enseignement, préserve de la paresse, et double les forces de l'attention; où l'alternative perpétuelle de l'instruction que l'on donne et de celle qu'on reçoit, ennoblit l'âme de l'écolier, et éteint en lui la vanité du maître; où l'habitude d'une activité sans interruption et d'une discipline sans tyrannie, a produit déjà des réformes connues dans la classe indigente. Méthode enfin, qui, mettant un seul maître en état d'instruire plus de cinq cents écoliers à la fois, devient pour nos provinces un moyen précieux de salut, et qui rapprochant les enfans pauvres de ceux qui appartiennent à des conditions plus opulentes, arme les uns contre les séductions de la prospérité, et empêche les autres de tomber dans cette insouciance morale, où la misère conduit si aisément, quand on n'apprend pas dès le premier âge de la vie, à puiser dans la lecture journalière des saints livres, le courage de la vertu, et les espérances communes à tous les chrétiens.

Aussi, bénissons-nous sincèrement la Providence de ce qu'elle fournit à presque tous les peuples, cette source nouvelle de lumières chrétiennes. Les écoles d'instruction mutuelle, favorisées par notre auguste Monarque, appellent les regards de la nation entière, et ne craignent pas de se montrer à ceux de leurs détracteurs. Qu'ils daignent les honorer de leur attention; et s'ils sont capables de bonne foi, ils rougiront bientôt d'avoir osé les décrier sans les connaître, et prouvé par leurs attaques imprudentes que l'expérience même des peuples voisins n'opère pas mieux la conviction que l'évidence

du raisonnement, quand les passions aveuglent l'esprit.

Il suffirait presque, pour louer cette méthode, de citer les objections de ses ennemis. N'est-ce pas convenir de ses avantages, que de se montrer allarmés des lumières qu'elle va généraliser ? Ils commencent par attaquer la nécessité de l'instruction, et ils finissent par la présenter comme dangereuse.

Elle ne préserve ni de l'irréligion, ni du vice, disent-ils, comme elle ne garantit pas de la superstition. Sans pouvoir lire la parole de Dieu, on peut lui appartenir par la foi et par les sentimens. Tous les jours l'on voit les plus beaux génies, les plus habiles et les plus savans égarer par leurs écrits, leurs discours et leurs exemples, la multitude ignorante et crédule. Ce furent les docteurs de la loi qui s'enrôlèrent sous les étendarts des Pharisiens et des Saducéens, et qui persécutèrent jusqu'à la mort le Fils de Dieu ; tandis que le peuple et les enfans, dénués de toute science, se déclarèrent hautement en sa faveur.

Hélas ! il n'est que trop vrai que les dons les plus précieux de l'esprit, peuvent aussi, lorsque la volonté n'est pas réglée par la loi de Dieu, servir d'instrument à la plus profonde corruption ; que les grâces les plus signalées du Seigneur se transforment en principes de damnation éternelle dès que le cœur se pervertit ; que les anges deviennent démons lorsqu'ils se dépravent, et que, plus une intelligence est distinguée, plus elle s'enfonce dans le crime quand elle abandonne les voies de Dieu. Il faut, en effet, beaucoup de talens pour inventer des sophismes capables de séduire la raison et de lui donner le change sur le crime de l'impiété et sur la turpitude du péché.

Je crois bien que l'innocence se suffit à elle-même,

dans les siècles et dans les pays où la simplicité des mœurs entretient les sentimens religieux. Mais que deviendrait-elle de nos jours, sans le secours journalier des lumières chrétiennes? C'est précisément parce que l'orgueil et la corruption ont abusé des plus grands talens pour assurer leurs triomphes, qu'il est nécessaire de s'armer de plus de connaissances religieuses. Eh! qu'entend tous les jours ce peuple que vous voulez éloigner des écoles chrétiennes? Chacun de ceux qui l'approchent, et vous peut-être plus que les autres, si vous êtes plus opulens et moins occupés, chacun ne contribue-t-il pas à affaiblir son zèle pieux, ses bons principes, le respect qu'il a conservé pour tout ce qui est ordonné par la loi de Dieu? Que ne cherchez-vous à encourager, par vos conversations et vos exemples, ces hommes laborieux et simples dans leurs mœurs, à rester fidèles aux usages pieux de leurs pères? S'il vous croyait, ce pauvre ne rougirait-il pas peut-être de sa foi, de ses scrupules, de sa loyauté? Craignez-vous donc qu'en s'éclairant davantage, il n'apprenne à vous apprécier d'après les principes de l'Evangile, et qu'il ne finisse par exiger de vous, avant que de vous payer ce tribut d'égards que vous obtenez de lui, un mérite réel, des vertus, le véritable honneur? Soyons sincères, chrétiens! Les conditions opulentes n'ont que trop long-temps démoralisé les classes inférieures de la société: et nous prétendrions que ces dernières pussent se passer d'instruction, pour résister à ce torrent de frivolité, d'irréligion et de vices qui, après avoir grossi sur les montagnes, s'est précipité dans les humbles vallées où sa fureur a produit les plus terribles ravages!

Direz-vous qu'il est trop dangereux de répandre les

lumières jusques dans les cabanes des pauvres ; que la lecture des livres sacrés étant abandonnée à chacun, on multiplie les fausses interprétations qui ne servent qu'à diviser les chrétiens ; qu'il vaut mieux confier entièrement à des guides spirituels la multitude ignorante ; que leurs directions religieuses la préserveront mieux que les lumières individuelles, des abus attachés au raisonnement ? Eh ! Mes FF., voilà ce qu'ont répété jusqu'à satiété, à nos pères, les ennemis de notre foi. Et cependant cette ignorance morale que l'on préconise, fut bien moins étrangère que l'on ne veut l'avouer, à l'effervescence atroce des monstres qui abusèrent de la révolution. Peut-on dire que l'homme soit véritablement vertueux, lorsqu'il n'est mu que par une direction impérieuse à laquelle il obéit en aveugle ? *Eprouvez toutes choses*, dit Saint-Paul. Or, pour éprouver, pour choisir la maxime de conduite qui nous détermine, ne faut-il pas la choisir librement et d'après la décision de sa conscience ? L'esclave d'un guide vertueux fera le bien servilement aussi longtemps qu'il croit à la nécessité d'obéir ; mais au moment où des catastrophes inattendues, brisant tous les liens de la société, placeront chaque citoyen dans la nécessité de se décider isolément, d'après sa propre conviction, habitué comme il l'était à prêter l'oreille à des conseils étrangers, cet esclave vertueux, incapable de réflexion morale, ne suivra-t-il pas les impulsions dangereuses des hommes pervers qui ont le plus d'activité dans les révolutions ? L'habitude de la docilité morale et religieuse n'est propre à assurer la sanctification, que lorsque c'est à Dieu seul et à l'Evangile qu'on s'accoutume à se soumettre. Cette docilité, quand elle subordonne notre conscience à la volonté de l'homme,

conduit presque toujours à l'immoralité, soit que l'inconstance naturelle du cœur humain altère les conseils de notre guide, soit que la mobilité des événemens nous arrache à son influence, et nous expose à prêter une oreille trop servile à des guides nouveaux qui peuvent nous entraîner au crime.

Quoi, Mes FF., l'homme audacieux voudrait-il se mettre insolemment à la place de Dieu? Est-il donc autorisé par le Tout-Puissant à substituer à l'empire divin des saints livres, la tyrannie qu'il prétend exercer sur l'esprit de ses frères? C'est l'orgueil des dominations spirituelles du genre humain, et non pas l'humble piété des fidèles nourris de la lecture de la parole divine, qui enfante cette audace d'interprétation par où l'on dénature totalement le Christianisme. Qui sommes-nous, Mes FF., pour oser arracher à Dieu même le sceptre des esprits? Quoi! le Tout-Puissant a parlé, et nous lui interdisons la parole! Le Père céleste s'adresse à chaque habitant de la terre, il daigne appeler, préférablement aux puissans du siècle, les pauvres, les infortunés; et vous prétendez vous placer entr'eux et leur Père céleste? La bonté suprême se révèle à tous ses enfans, et vous voudriez faire un crime aux enfans chéris de Jésus, de l'empressement qu'ils montrent à connaître exactement, à voir par leurs propres yeux, les paroles sacrées de l'Eternel...? Avouez que vous ne croyez pas à la divinité de l'Ecriture Sainte; autrement vous trembleriez de commettre un sacrilége, en pénétrant jusques dans le sanctuaire de la Divinité, pour y dérober à ses rachetés le trésor le plus précieux. Ah! rétablissons les droits de nos frères! Notre sage Monarque daigne les leur garantir. Son ordonnance relative à l'instruction primaire les consacre et

les sanctionne. C'est obéir au Roi que de favoriser l'instruction du pauvre. Quand on a le bonheur de posséder un tel Roi, on ose obéir à la raison, à la conscience et à l'Evangile, sans contrarier les vœux de son cœur.

Ils ne sont plus et ne reviendront point, ces temps d'opprobre, où l'apôtre du Christ, plus avide d'hommages que de vertus, de jouissances que de lumières, trouvait dans les laïcs soumis à sa tyrannie spirituelle, trop d'ignorance, pour qu'ils fussent scandalisés de la sienne, et assez de bonne foi pour ne pas se défier de son hypocrisie. C'est alors que les Timothée et les Tite furent remplacés par des ennemis de la vérité et de la sagesse, et que la parole divine, cachée avec soin au peuple, fut redoutée par des pasteurs infidèles..... Tirons le voile sur l'opprobre de Sion, et bénissons le Seigneur de ce qu'il a fait servir les souillures mêmes du sanctuaire à nous rendre la pure lumière du vrai christianisme. Non, personne ne se souvient de ces tristes périodes de l'Eglise, sans gémir de la source de cette dépravation de l'ignorance de la multitude. Eclairez le peuple sur la religion, et ses guides spirituels seront forcés de marcher dans les sentiers de la vérité et de la doctrine. Que tous les fidèles des deux sexes sachent lire la parole divine, et les erreurs superstitieuses ne pourront plus en obscurcir l'éclat, ni l'audace de l'impiété remplacer la superstition. Car telle est l'efficace de la parole divine, qu'elle donne à l'âme une sainte vigueur qui lui fait rejeter sans effort tous les genres de poison. Au lieu que le joug de la superstition, onéreux à l'esprit humain, finit tôt ou tard par l'indigner, et le précipite alors dans l'abîme de l'irréligion. Excès qui ramènerait maintenant les ténèbres, si l'instruction

religieuse n'ouvrait pas à la grâce sanctifiante, les esprits et les cœurs.

Aussi quelle reconnaissance les amis du bien public n'ont-ils pas à témoigner à ces âmes chrétiennes qui, brûlant d'ardeur pour la religion, et animés du feu sacré d'une charité active, appellent dans les sanctuaires de la foi, durant les heures où le culte divin n'y rassemble pas encore les fidèles, les personnes de tout âge et de chaque sexe que leur condition prive du bonheur de fréquenter les écoles! O toi, l'ami de l'infortuné, la source infinie des lumières, le Dieu de vérité, l'orient d'en haut qui est venu apporter au monde les connaissances sublimes qui sauvent en sanctifiant; divin sauveur, qui exiges des chrétiens qu'ils appartiennent tous à la sacrificature royale du Christ; ô toi qui pris plaisir à réunir autour de ta personne sacrée, les enfans et les pauvres, oui, tu honores sans doute des regards de ta miséricorde, ces sacrifices généreux que la piété fait à ta gloire! C'est l'influence de ta grâce céleste qui rapproche dans ces momens salutaires, toutes les conditions, pour l'affermissement de ton règne. C'est toi-même qui vis dans ces chrétiens zélés qui enseignent à lire ton évangile aux infortunés, qu'il saura élever au-dessus des périls et des misères de leur condition! C'est toi qui embellis d'un charme céleste, à leurs yeux, l'aridité des premiers rudimens de la science qui ouvre les yeux des aveugles, et leur apprend à recueillir les rayons de tes révélations saintes! C'est ton esprit qui les fait persévérer dans ces travaux pénibles, et trouver une récompense de leur dévouement, dans les aumônes abondantes que ce rapprochement les met en état de faire au pauvre qu'ils instruisent! O divin Sauveur! faut-il d'autres preuves de ta sainte présence au milieu de

ces écoles du dimanche, de ces assemblées d'instruction gratuite et religieuse ! Les larmes de l'indigence se tarissent, les dangers de l'ignorance sont combattus, les esprits des infortunés s'éclairent ; l'oisiveté des heureux du siècle se change en un zèle charitable et pieux ; les distractions immorales du jour de repos font place à la lecture de la parole divine, au chant de tes louanges et à la prière ; oui, c'est toi-même, ô notre Rédempteur ! qui te retrouves au milieu des faibles enfans et des âmes pieuses qui te les dévouent ! *Tu as tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans et de ceux qui sont encore à la mamelle.*

Mais qu'est-il besoin de chercher, dans des circonstances extérieures, des argumens en faveur d'un devoir dont vous appréciez l'importance ? Non, ce n'est pas en vain que vous avez été reçus au nombre des citoyens du Royaume moral de Jésus-Christ : ce n'est pas en vain que vous avez promis d'affermir son règne sur les esprits et sur les cœurs ; et s'il se trouvait parmi nous un chrétien assez pervers ou assez frivole pour dérober à ses enfans, ou pour refuser aux enfans des pauvres, les ressources de sanctification que Dieu daigne leur offrir, à l'aide des méthodes rapides d'instruction, vous lui diriez certainement avec moi ce que la conviction va m'inspirer.

Avant que nous puisions dans la Religion Chrétienne des motifs de favoriser l'instruction, permettez-moi d'observer d'abord : que l'intérêt naturel inspiré, dans toutes les classes de la société, par la candeur et les grâces des enfans, devrait nous faire un besoin de leur développement intellectuel. L'empreinte de la main divine, ces restes précieux de l'innocence primitive de l'homme, que nous présentent leurs traits, attirent

vers eux les cœurs les plus insensibles. La bonté divine semble leur avoir laissé quelques signes de son image, afin que cet attrait impérieux garantît leur éducation. Dieu nous rendit capables d'acquérir des lumières et des vertus, semblent-ils nous dire par le langage muet du sentiment qu'ils inspirent ; mais c'est à vous que notre Père céleste a confié le soin de nous rapprocher de lui. Nous vous devrons beaucoup, si vous nous fournissez ce qu'exigent les besoins du corps : nous vous devrons tout, si vous nous mettez en état de glorifier le Dieu qui nous procura vos bienfaits.

Je pourrais observer encore qu'étant membres de la société, et devant tout ce que nous sommes à l'éducation, il faut que nous rendions à la postérité ce que nous avons reçu de nos pères. Il ne dépend pas de nous de restreindre le développement de la génération nouvelle. La justice nous oblige même à nous acquitter de toute la dette de notre instruction, par les soins que nous consacrons aux progrès de l'humanité.

O vous ! qui prétendez renfermer dans d'étroites bornes les lumières et l'instruction, vous êtes nés par une faveur de la Providence dans une société civilisée où vous avez profité, dès votre naissance, des travaux de tous les siècles passés : en acceptant les bienfaits de l'instruction, vous avez contracté l'engagement tacite de la favoriser. C'est là ce talent confié par le Seigneur à son administrateur. Malheur à celui qui oserait l'employer sans le faire valoir pour ses descendans ! Econome injuste et prévaricateur, il déroberait à la société la propriété qui lui appartient. Au lieu de lui prouver sa reconnaissance de ce qu'elle lui a permis l'usufruit de ce trésor de lumières, de sciences et d'arts dont il a joui, non content de ne pas ajouter de nou-

velles découvertes à cette masse d'idées qui ont contribué à son bonheur, il oserait violer toutes les lois de la justice, en frustrant la postérité du capital même que la société lui avait confié. Quelle dégradation morale ne suppose donc pas, dans un pays éclairé, cette tendance vers l'état sauvage, cet égoïsme téméraire, qui prétendrait exclure des droits sacrés que la civilisation donne à tous les membres de la société, ceux que l'ignorance soumettrait mieux aux caprices de l'orgueil! Eloignez-vous de la présence de l'homme vraiment éclairé, il vous accuserait de trahison envers la patrie, de perfidie envers le genre humain. Quoi! vous dirait-il avec un noble enthousiasme, vous partagez les prérogatives de l'état social, et vous êtes assez lâches pour en rejeter les devoirs? Allez chercher dans les déserts des êtres auxquels vous puissiez appliquer vos funestes maximes; mais n'outragez pas l'humanité, en la condamnant à la décadence intellectuelle et morale; c'est rompre tous les liens qui vous unissent à vos semblables; c'est vous mettre en contradiction avec la vérité, puisque vous ne sauriez vous empêcher d'être une partie de cet immense tout que les efforts de la civilisation peuvent seuls maintenir dans l'état honorable où vous l'avez trouvé, et où vous devez le transmettre aux siècles à venir.

Mais vous êtes chrétiens, vous vous arrogez même je ne sais quelle supériorité de foi religieuse : l'on dirait que c'est le zèle pour les intérêts de Dieu qui vous force, malgré vous, à vous déclarer l'ennemi des lumières. Et néanmoins c'est au seul christianisme que les hommes doivent les droits communs dont il faut les faire jouir. N'est-ce pas le Fils de Dieu qui a brisé à jamais le joug de l'esclavage? N'est-ce pas l'Evangile qui, plá-

çant tous les rachetés sous l'influence de la même miséricorde, et les unissant par le lien de la rédemption à un même Sauveur, pour les rendre, malgré leurs péchés, participans d'une même félicité éternelle, abolit à jamais les préjugés de l'orgueil et les injustices de la vanité? Je ne suis pas surpris de voir l'irréligion environner les tyrans. On ne peut écraser de sa puissance les classes inférieures de la société, sans renier les principes de la Religion Chrétienne.

Mais en voyant sur le trône de la France un Roi aussi éloigné de l'impiété que de la superstition, je conçois l'origine de la Charte, monument admirable de l'influence des grands principes du christianisme sur l'égalité de droits des citoyens : je conçois aussi l'ordonnance relative à l'instruction primaire. Quand on se méprise assez soi-même pour ne s'envisager que comme l'enfant du hasard et de la poussière, on ne saurait s'intéresser aux progrès de l'humanité. Le feu céleste de l'amour de son peuple naît dans le cœur de notre auguste Monarque, du respect que le christianisme inspire pour la nature humaine, quelle que soit la condition où elle se présente. Il sait que les lumières qui font le vrai chrétien, font aussi le bon citoyen ; comme il a l'idée de la véritable grandeur, il méprise le triste avantage de mouvoir à son gré un peuple ignorant, et se procure la vraie gloire de lui communiquer assez de lumières, pour qu'il soit capable de se convaincre de la sagesse des lois et d'obéir à ses propres convictions, en obéissant au Gouvernement.

La Religion Chrétienne, qui forme de tous les ordres de la société une même famille de rachetés, sanctionne les obligations sociales, et imprime aux enfans que nous sommes en état de conduire à la sanctifica-

tion, un caractère auguste qui les élève à la gloire d'enfans de Dieu même. Arrachés, par le sacrement du baptême, à l'état de condamnation où ils étaient nés, ils sont placés sous la sauvegarde de l'Eglise entière, obligée de prendre soin qu'ils soient instruits de la doctrine Chrétienne. Sera-ce en vain, semble nous dire le Sauveur, pendant que le baptême les marque du sceau de son adoption, sera-ce en vain que, du haut du Ciel où je jouissais depuis tous les siècles dans le sein du Père de la béatitude attachée à ma nature divine, je suis descendu sur la terre sous la forme d'esclave; et que, touché de l'état de condamnation où le péché avait plongé les hommes, j'ai rendu à la vérité les esprits aveuglés par l'erreur, à la vertu les cœurs engagés dans les liens du crime, à l'espoir du salut les pécheurs épouvantés par l'éternité? Sera-ce en vain que, supportant l'ingratitude des pécheurs que je venais sauver, j'ai désarmé par mon sacrifice la justice éternelle, j'ai assuré le salut du genre humain? Non contents de vous soustraire vous-mêmes, dit le Sauveur, à l'influence de mes bienfaits, vous oseriez vous ranger dans la classe odieuse de mes bourreaux, en m'anéantissant pour votre postérité, en empêchant vos enfans de me connaître, de m'aimer, de graver dans leurs esprits mes enseignemens et dans leurs cœurs l'amour que je veux leur inspirer? Ah! laissez-moi du moins ces enfans qui m'ont les premiers reconnu pour le Messie promis par le prophète; donnez-moi ces enfans auxquels vous devez ressembler pour être membres de mon Royaume; ils ont des droits sacrés aux fruits de ma mort et à mon Evangile. Rendez-leur le Sauveur; rendez-leur l'éternité bienheureuse dont vous les priveriez par votre insouciance.

Qu'instruits avec soin, ils soient en état de lire dans les saints livres les leçons que je leur ai destinées et les promesses glorieuses que j'ai scellées de mon sang. N'avez-vous jamais lu ces paroles : *Tu as tiré la louange la plus parfaite de la bouche des enfans ?*

Que dis-je ? C'est à tout le genre humain, à toutes les générations futures que vous rendrez le Sauveur en le rendant à vos enfans ; car la postérité la plus reculée reçoit de la génération nouvelle qui nous succède, les principes de la foi et les lois morales qu'elle adopte. Le fleuve du temps coule sans interruption de l'époque où nous vivons à travers tous les âges, portant sur ses flots les monumens de notre zèle pour le salut des nôtres, ou les tristes débris de notre foi trahie par nos contemporains. Oh ! que nous frémirions d'épouvante et de confusion, si nous pensions que notre indifférence pour l'instruction du jeune âge autorisera la génération à venir à maudire en nous les auteurs de leur ignorance et de leur dégradation ! Mais que dis-je? Réjouissez-vous plutôt devant Dieu, pères et mères vraiment dignes de ce beau titre. O vous, qui confiez à l'esprit et au cœur de vos nourrissons chéris, les germes du bonheur et du salut des siècles futurs, ah ! pour peu que vous chérissiez vos enfans, vous serez jaloux de les honorer du glorieux ministère de Docteurs des générations les plus reculées. Car c'est par l'éducation chrétienne qu'ils vous doivent et qu'ils rendront à leurs descendans, que se transmettra aux âges futurs l'héritage précieux de la foi et de la sanctification. Ainsi nos arrière-petits neveux verseront des larmes d'admiration et de reconnaissance en lisant dans l'Ecriture sainte combien le Sauveur chérissait l'âge de l'innocence, et s'écrieront avec les enfans de notre

texte : *Hosanna au Fils de David ! Oui, tu tires la louange la plus parfaite de la bouche des enfans.*

Et quand même l'exemple funeste de l'insouciance des pères coupables ne serait pas suivi par d'autres, il suffit que leur action soit de nature à faire le malheur de toutes les générations futures, si elle devenait générale, pour les rendre effectivement coupables du crime qu'ils auraient occasionné par cette corruption universelle. Chacune de vos actions n'est-elle pas l'action d'un homme, d'un chrétien, d'un être doué de raison, d'un racheté du Seigneur, d'un enfant adoptif de Dieu ? Et en cette qualité, chacune de vos actions ne doit-elle pas servir de loi à tous les êtres qui partagent vos facultés et vos prérogatives ? Or quel poids accablant sur la conscience, de se dire à soi-même : Si tous mes contemporains agissaient comme moi, s'ils négligeaient, ainsi que moi, l'éducation chrétienne de leurs enfans, la postérité entière perdrait tout le fruit de la rédemption dans la licence odieuse de l'impiété, ou dans les ténèbres d'une foi superstitieuse. Le christianisme ne pouvant plus être puisé dans sa source céleste, dans les saints livres, dégénérerait au gré des imposteurs les plus adroits, et les vices nés de l'ignorance finiraient par priver totalement le genre humain des avantages éternels du sacrifice de mon Sauveur.

Je me transporte avec vous, par la pensée, dans ces demeures éternelles où nous arriverons tous plutôt que nous ne le pensons, et où nous voyons emporter tous les jours les personnes les plus chères à nos cœurs. Nous voilà parvenus devant le tribunal du juge inflexible, convaincus du plus grand des crimes, de celui d'avoir empêché nos enfans de puiser dans

les saints livres la sanctification et le salut. Muets de confusion, et plus sévères envers nous que la justice même de notre juge, nous nous soumettons aux châtimens éternels..... Mais, au milieu de ces flammes dévorantes qui nous consument, nous entendons de loin les chants de triomphe des justes.... Il nous semble entrevoir dans la Jérusalem céleste, au sein de l'éternelle félicité, le père Abraham goûtant au milieu des mille milliers d'anges qui environnent le trône de l'Agneau, les fruits de sa foi au Rédempteur et de son obéissance à l'Eternel.... Et ce qui aggrave les tourmens affreux qui nous accablent, nous nous rappelons nos enfans abandonnés à toutes les séductions du monde, destinés peut-être à venir partager notre infortune, victimes déplorables de notre criminelle insouciance..... Saisis de terreur à cette idée, *Père Abraham*, nous écrions-nous en sanglotant, aie pitié de nous; envoie du moins à nos enfans un ange qui leur fasse le tableau de nos souffrances, qui préserve du moins notre famille de notre propre destinée! Nous souffrirons moins, si nous sommes sûrs de la voir sauvée..... Un silence effrayant suspend et nos supplications et nos sanglots..... Tout à coup se fait entendre une voix formidable qui prononce ces paroles: *Ils ont Moïse et les prophètes!*.... Ils ont Moïse et les prophètes, répétons-nous en frémissant.... Et c'est précisément Moïse et les prophètes que nous leur avons enlevés! Ils auraient profité des instructions des prophètes et de Moïse, sans notre coupable indifférence pour leur salut... Hélas! les livres sacrés les auraient convertis, et nous les avons empêchés de se nourrir de cette substance céleste!.... Mes FF., hâtons-nous de prévenir ce malheur: fournissons à nos enfans les

moyens de profiter de l'Evangile ; rendons-leur *Moïse et les prophètes*. Rendons-leur plus que *Moïse*, plus que *les prophètes*, en leur offrant les dons de l'Esprit Divin dans les paroles vivifiantes du Fils de Dieu. Effaçons, par ce seul acte de notre tendresse paternelle, les taches dont le péché souille si souvent nos consciences aux yeux du Seigneur, et perpétuons jusques dans les siècles à venir la piété et les vertus que nous devons à nos pères, et dont nous goûterons par la miséricorde de Dieu, en Jésus-Christ, les fruits éternels. Puisse le Seigneur nous en faire à tous la grâce ! et à ce grand Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, soient honneur, louange et gloire, aux siècles des siècles ! AMEN, AMEN.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITAIRE DE MONTAUBAN